

## MARCEL MAUSS : DIVISION CONCRÈTE DE LA SOCIOLOGIE (1927)

[François Gauthier](#), [Frédéric Vandenberghe](#)

La Découverte | « [Revue du MAUSS](#) »

2020/2 n° 56 | pages 141 à 156

ISSN 1247-4819

ISBN 9782348065422

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2020-2-page-141.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Marcel Mauss : Division concrète de la sociologie (1927)<sup>1</sup>

*François Gauthier et Frédéric Vandenberghe*

## Un programme concret pour une sociologie générale

Nous présentons ici des extraits d'un texte pratiquement oublié de Mauss datant de 1927 où il décrit l'espace de la sociologie au plan méthodologique, et notamment ce qui constituerait pour lui une « sociologie générale » et ses rapports avec les sociologies spécialisées<sup>2</sup>. Ce texte, peut-être le plus important avec l'*Essai sur le don*, est proprement programmatique et rompt avec le caractère habituellement non systématique des textes de Mauss. Ce dernier y propose un plan d'analyse synthétique et dialectique qui ordonne, intègre et unifie les diverses rubriques (sociologie générale, religieuse, juridique et morale, économique, morphologie sociale), ainsi que les diverses sciences (technologie, esthétique, linguistique) dont rend compte l'*Année sociologique*, la fameuse revue des durkheimiens. Malgré son titre modeste, l'article ne constitue rien de moins que le plan théorique d'une sociologie générale des

---

1. Extraits de « Divisions et proportions des divisions de la sociologie » [1927, *Année sociologique*, nouvelle série, 2]

2. La publication de ces extraits a été grandement facilitée par le fait que ce texte a déjà été numérisé en format Word par le site des Classiques des Sciences sociales de l'Université du Québec à Chicoutimi, déjà bien connu de nos lecteurs et auquel nous adressons nos plus vifs remerciements. [NDLR]

faits sociaux totaux dont l'*Essai sur le don* offre l'application la plus connue et la plus exemplaire.

Ce qui frappe à lire ce texte, c'est la manière dont les développements en sociologie depuis l'époque de Mauss ont divergé de ce plan général en prenant le chemin pratiquement unilatéral de la spécialisation, laissant à quelques auteurs éparpillés et aux philosophes la tâche des diagnostics généraux et des qualifications des sociétés et des époques. Voilà pourquoi il nous paraît essentiel d'y revenir à l'heure des bilans et face aux enjeux extraordinaires d'une époque où les conceptions et institutions centrales de la sociologie – et de la société – se délitent et se recomposent sur toile de fond de mondialisation.

Dans un texte plus ancien daté de 1901 et rédigé avec Paul Fauconnet intitulé «La sociologie : objet et méthode», Mauss divisait déjà les phénomènes sociaux, dans les dernières lignes du texte, entre morphologie sociale («les groupes et leurs structures» en rapport avec le monde naturel qu'ils habitent) et physiologie sociale («les institutions et les représentations collectives»). Ces dernières «constituent, à véritablement parler, les grandes fonctions de la vie sociale» : «religieuse, juridique, économique, esthétique, etc.» [Fauconnet et Mauss, 1968-1969, p. 41], auxquelles devraient correspondre autant de sociologies spécialisées. Les auteurs concluaient en écrivant qu'«étant données toutes ces études spéciales, il serait possible de constituer une dernière partie de la sociologie, la sociologie générale, qui aurait pour objet de rechercher ce qui fait l'unité de tous les phénomènes sociaux.» [*ibid.*]

Plus d'un quart de siècle plus tard, et après la publication de l'*Essai sur le don*, la pensée de Mauss au sujet d'une sociologie générale a considérablement évolué. Dans «Divisions et proportions des divisions de la sociologie», Mauss considère que la morphologie sociale relève du substrat matériel et quantifiable de la société, tandis que la physiologie contient les éléments qui la mettent en mouvement. Il introduit ensuite avec force les concepts élémentaires d'une science générale de la société : la masse des humains, leurs actions et leurs représentations. Quelle que soit la science sociale, elle doit toujours intégrer les aspects morphologiques, les moteurs et idéaux de la société dans une analyse dynamique des groupes sociaux.

Partant de sa base matérielle et morphologique, base constituée « d'hommes et de choses », « de masses et des nombres » qui peut être graphiquement représentée (géographie) et statistiquement mesurée (démographie), l'analyste doit systématiquement y intégrer les pratiques collectives qui font les sociétés et les représentations symboliques qui les structurent et les orientent en les reliant au tout. Il doit « chercher les actes sous les représentations et les représentations sous les actes, et sous les uns et les autres, les groupes » [Mauss, 1968-69, p. 224]. Mauss insiste sur la thèse selon laquelle il ne faut jamais séparer les pratiques sociales des représentations collectives, car de même qu'il n'y a pas de pratiques sans représentations collectives qui les relient entre elles, il n'y a pas de représentations sans pratiques qui les réalisent. Dans cette vision dynamique et dialectique de la société, le matériel, l'idéal et les pratiques sont conçus de façon interne, de telle sorte qu'ils ne peuvent pas être définis de façon séparée, le matériel étant lié à l'idée par les pratiques, les pratiques au matériel par l'idéal, l'idéal aux pratiques par le matériel, et ainsi de suite. En tout cas, articulés dialectiquement entre eux, ils permettent de concevoir la société comme une unité des hommes, des consciences et de pratiques qui agissent en commun et font la société.

La sociologie générale ne constitue plus alors une « dernière partie » encore à venir et quasiment autonome : elle devient constitutive de tout travail sociologique, au nom de l'imbrication de toutes les parties dans le tout social. Ainsi une analyse sociologique n'est-elle complète qu'après avoir recomposé ce qui avait d'abord été isolé comme fait économique, religieux, juridique, etc. Ainsi la théorie économique, qui isole les faits économiques dans une sphère autonome et abstraite, souligne Mauss, serait le pire modèle pour la sociologie.

En tant que plan d'analyse synthétique, la sociologie générale propose les linéaments d'une théorie générale des sociétés qui prend en compte et intègre de façon dialectique les structures matérielles, les structures idéelles et les pratiques sociales. Dans un second temps, le cadre d'analyse de la sociologie générale doit être appliqué à l'intérieur des différentes sociologies spéciales et spécialisées qui étudient la religion, l'économie, le droit, l'art, la technologie, etc. Bien que les spécialités suivent la différenciation fonctionnelle de la société en groupes secondaires et fonctions élémentaires, les divisions entre les spécialités ne sont évidemment

pas étanches. En tant que fait social total par excellence, le don est à la fois économique, religieux, juridique, morale et politique. De même la monnaie, frappée par une nation, est à la fois économique, politique et esthétique. S'il faut diviser pour distinguer, il faut également brasser (totaliser ?) pour comprendre le phénomène dans toute sa complexité. En entrecoupant les deux approches, générale et spéciale, on peut analyser à la fois les rapports qui existent entre les divers ordres de la société, considérés tous ensemble et séparément. Le fait social est total ou il n'est pas, et s'il n'est pas, c'est parce que l'on ne l'a pas étudié dans son unité et sous tous les angles.

En tant qu'analyse systématique des relations entre les représentations, les pratiques et les humains d'une part et les divisions fonctionnelles de la société, ainsi que des relations entre elles d'autre part, la sociologie générale offre un cadre d'analyse métathéorique de l'espace des possibilités qui délimite les sciences sociales. Mais ce cadre d'analyse abstrait ne prend tout son sens que lorsqu'il est utilisé et appliqué à l'analyse de sociétés concrètes.

De même qu'il faut articuler les sociologies spéciales à la sociologie générale et appliquer les concepts dans des études de cas concret, de même, si la sociologie doit être plus qu'une simple théorie, il faut également relier la théorie générale des sociétés à la critique et aux pratiques qui visent à transformer la société. Comme Durkheim, Mauss est convaincu que la sociologie ne vaudrait « pas une heure de peine » si elle n'avait aucune utilité pratique et publique. Par la science, les sociétés prennent conscience d'elles-mêmes, d'où elles viennent et où elles vont. En restant à l'affût des mouvements sociaux, la sociologie se lie au mouvement de la société et l'accompagne. Avec la sociologie comme base, la politique comme moyen et la moralité comme fin, reliant le réel au possible, les sciences sociales deviennent pratiques par la critique et le diagnostic du temps présent, par la propédeutique et surtout par la pédagogie.

### Références bibliographiques

- FAUCONNET Paul, MAUSS Marcel, 1968-1969, « La sociologie : objet et méthode », in Marcel MAUSS, *Essais de sociologie*, Paris, Minuit.
- MAUSS Marcel, 1968-1969, « Division concrète de la sociologie », in Marcel MAUSS, *Essais de sociologie*, Paris, Minuit.

## Division concrète de la sociologie (1927)

### I. Principe

En fait, *il n'y a dans une société que deux choses : le groupe qui la forme*, d'ordinaire sur un sol déterminé, d'une part ; *les représentations et les mouvements de ce groupe*, d'autre part. C'est-à-dire qu'il n'y a, d'un côté, que des phénomènes matériels : des nombres déterminés d'individus de tel et tel âge, à tel instant et à tel endroit ; et, d'un autre côté, parmi les idées et les actions de ces hommes communes en ces hommes, celles qui sont, en même temps, l'effet de leur vie en commun. Et il n'y a rien d'autre. Au premier phénomène, le groupe et les choses, correspond la *morphologie*, étude des structures matérielles<sup>3</sup> ; au deuxième phénomène correspond la *physiologie sociale*, c'est-à-dire l'étude de ces structures en mouvement, c'est-à-dire leurs fonctions et le fonctionnement de ces fonctions. Durkheim a divisé celle-ci avec précision en *physiologie des pratiques et physiologie des représentations collectives*.

Tandis que ceci n'est pas sûr de la division que nous suivons d'ordinaire, celle des sociologies spéciales, cette division est sans doute complète. Elle risque aussi d'être exacte, car elle est profondément concrète. Elle ne divise rien qui ne soit évidemment divisé. Enfin elle laisse tout en l'état.

[...]

---

3. *Sur la notion de structure* : [elle] désigne en effet trois choses distinctes : 1. des structures sociales qui sont vraiment matérielles : répartition de la population à la surface du sol, à des points d'eau, dans des villes et des maisons ou le long des routes, etc. ; répartition d'une société entre sexes, âges, etc. ; puis d'autres choses, matérielles encore, mais déjà morales qui méritent encore le nom de structure puisqu'elles se manifestent de façon permanente, en des endroits déterminés : emplacements d'industries ; groupes secondaires isolés, par exemple, dans une société composite : ainsi les quartiers nègre, chinois, italien, d'une grande ville américaine ; 2. nous appelons encore structures des sous-groupes dont l'unité est surtout morale, bien qu'elle se traduise en général par des habitats uniques, des agglomérations précises, plus ou moins durables : par exemple le groupe domestique et, à titre d'illustration : la grande famille, le groupe des parsonniers ; les clans qui déjà ne sont plus constamment isolés les uns des autres et ne sont pas toujours groupés en quartiers ou en localités ; 3. enfin nous appelons structure sociale quelque chose qui n'a plus rien de matériel, la constitution de la société elle-même, la constitution des sous-groupes ; par exemple : un pouvoir souverain, une chefferie dans la tribu, le clan ou la famille ; les classes d'âges, l'organisation militaire, etc. [...]

• *Contenu de la physiologie sociale*<sup>4</sup>

Hors des hommes et des choses que la société contient, il n'y a en elle [i.e. la physiologie sociale, NDLR] que les représentations communes et les actes communs de ces hommes  $\frac{3}{4}$  non pas tous les faits communs, comme manger et dormir, mais ceux qui sont leffet de leur vie en société. Cette catégorie de faits est celle de la vie de la société. Elle constitue un système de fonctions et de fonctionnements. C'est donc encore de la structure, mais de la structure en mouvement. Mais surtout, puisqu'il s'agit de faits de conscience en même temps que de faits matériels, ce sont aussi des faits de vie mentale et morale. On peut donc les diviser en deux : 1. *les actes sociaux, ou pratiques sociales, ou institutions*, dans le cas où les actes sont traditionnels et répétés en vertu de la tradition ; 2. *les idées et sentiments collectifs* qui président ou correspondent à ces actes, ou sont tout au moins l'objet de croyances collectives. À cette division des faits correspond une division de la physiologie sociale en : 1. *physiologie des pratiques*, 2. *physiologie des représentations*.

[...]

• *L'intrication du mouvement et de la représentation est plus grande dans la vie sociale*

En effet, une peine, un suicide, un temple, un outil, sont des faits matériels, comme le commerce ou la guerre. Ce sont cependant aussi des faits moraux, ou religieux, techniques, économiques, généraux. Le comportement de l'homme en tant que sociable, est donc encore plus lié à la conscience collective que le comportement individuel ne l'est à la conscience individuelle. Un acte social est toujours inspiré. Les idées peuvent y dominer même au point de nier la vie des individus, aboutir même à des destructions de peuples ou à la destruction du groupe : ainsi

---

4. Une courte section sur le « contenu de la morphologie sociale » précède celle-ci. Ce qu'il appelle la « morphologie sociale » est la partie qui peut être analysée de la manière la plus exacte et la plus positive. Il s'agit en grande partie de la « géographie sociale » qui s'est depuis constituée en discipline autonome, le plus souvent coupée de la sociologie. Prises ensemble, Mauss cherche à établir dans ces deux sections une distinction entre ce qui relève de la sociologie et ce qui relève de la biologie et d'une part et de la psychologie d'autre part (notamment au sujet des représentations collectives). Le territoire de la sociologie se situe ainsi pour lui entre les deux. [NDLR]

un siècle désespéré, la résistance d'un groupe de mitrailleurs. Inversement, en tant que social, un fait est presque toujours un acte, une attitude prise. Même une négation d'acte, une paix, absence de guerre, est une chose ; vivre sans procès est agréable ; un tabou, un rite négatif, un commandement d'étiquette est un acte : si je ne vous dépasse pas, c'est que je me retiens de marcher. Même les représentations collectives les plus élevées n'ont d'existence, ne sont vraiment telles que dans la mesure où elles commandent des actes. La foi, quoi qu'en disent les théologiens de certaines Églises, de certaines hérésies, et certains littérateurs qui prennent les dires pour les faits, n'est rien sans les œuvres. Elle est en elle-même une œuvre, la recherche d'un état mental, d'une confiance, d'une révélation. Même chez les quiétistes parfaits elle implique une prise d'attitude ». Le quiétisme lui-même, ce comportement négatif que l'on voudrait bien faire prendre pour une idée, mais qui consiste à vider volontairement l'âme de tout acte et peut-être de toute idée. Cette liaison intime de l'acte et de la représentation est fatale dès qu'en dehors de la pure théorie mystique, il s'agit de faits sociaux. Il y a à cela une raison le caractère collectif et par conséquent statistique des faits sociaux. Il faut qu'ils se rencontrent une ou plusieurs fois chez plusieurs individus vivant en société. Par conséquent, n'est sûrement collectif, même quand c'est une représentation pure, que ce qui se matérialise à un degré, même très lointain : par exemple dans un livre, dans le comportement d'une collectivité. Inversement, nulle part, même dans l'art et dans l'exercice le plus désœuvré de la mystique et de l'imagination ou de la science soi-disant pure, il n'y a ni idéation ni sentimentalisation (*Einfihlung*) dignes du nom de collectives sans qu'il y ait au moins communication, langage ; sans qu'il y ait un minimum d'actes collectifs, de répétitions, d'imitations, d'autorité, et, nous ajouterons, sans une fréquence minima d'images représentées aux esprits, d'appréhensions simultanées ou identiques de certains aspects, de certaines formes (*Gestalt*) des choses, des idées et des actes qui font l'objet de la représentation collective. Ainsi, en sociologie comme en psychologie, nous ne sommes sûrs qu'il y a représentation que quand il y a comportement. Mais aussi, en sociologie plus sûrement qu'en psychologie, un comportement même négatif et purement inhibitoire, n'est pas un pur tropisme. Ce qui est vrai en psychologie l'est cent fois



plus encore en sociologie, et encore plus vérifiable : puisque nous savons par expérience que la conduite de nos concitoyens a les mêmes raisons d'être que la nôtre, en tant qu'elle est d'importance sociale. Donc, au lieu d'opposer comme on fait communément représentation et acte, nous dirons plutôt représentation et comportement, représentation collective et comportement collectif. Et nous n'isolons qu'exceptionnellement les uns des autres.

[...]

## II. Avantages de cette division

Sous réserve de ces observations, cette division de la sociologie ne présente aucun inconvénient. Elle est dégagée de toute métaphysique et de tout alliage d'autre science. Elle ne contredit rien, car on peut et doit l'employer concurremment avec la division en *sociologie générale* et *sociologies spéciales*, ne fût-ce que pour vérifier, recouper la recherche à tout moment. Ces deux divisions se tolèrent nécessairement l'une l'autre. Nous allons même voir comment celle-ci permet de retrouver la division en sociologies spéciales. Enfin elle ne présente que des avantages.

Le principal, répétons-le, c'est qu'elle est complète. Elle n'omet rien. Dans une collectivité il n'y a évidemment que ces trois groupes de phénomènes collectifs : la masse des individus, leurs actes et leurs idées.

[...]

Car ce qui est vrai des fonctions spéciales des organes d'un vivant est encore plus vrai, et même vrai d'une tout autre vérité des fonctions et fonctionnements d'une société humaine. Tout en elle n'est que relations, même la nature matérielle des choses ; un outil n'est rien s'il n'est pas manié. Revenons à notre exemple familier – une industrie n'est pas seulement chose technique, il faut la considérer à toutes sortes d'autres points de vue : elle n'existe que parce qu'elle a un rendement économique, parce qu'elle correspond à un marché et à des prix ; elle est localisée ici ou là pour des raisons géographiques ou purement démographiques, ou même politiques ou traditionnelles ; l'administration économique de cette industrie appartient à tel ou tel pour des causes de droit ; elle peut ne correspondre qu'à des arts esthétiques ou à des sports : etc.

Tout, dans une société, même les choses les plus spéciales, tout est, et est avant tout, fonction et fonctionnement ; rien ne se comprend si ce n'est par rapport au tout, à la collectivité tout entière et non par rapport à des parties séparées. Il n'est aucun phénomène social qui ne soit partie intégrante du tout social. Il l'est non seulement à la façon dont notre pied ou notre main ou même un viscère plus ou moins essentiel sont partie de nous-mêmes, mais – quoique cette comparaison avec les fonctions physiologiques soit encore insuffisante et quoique l'unité des phénomènes sociologiques soit encore supérieure – à la façon dont un état de conscience ou une partie de notre caractère sont non pas une partie séparable de notre moi, mais nous-même à un moment donné. Tout état social, toute activité sociale, même fugitive, doivent être rapportés à cette unité, à ce total intégré, d'un genre extraordinaire : total des corps distraits des hommes et total des consciences, séparées et cependant unies : unies à la fois par contrainte et volition, par fatalité et liberté. Car ce qui les rassemble et les fait vivre en commun, ce qui les fait penser et agir ensemble et à la fois, c'est un rythme naturel, une unanimité voulue, arbitraire même, mais, même alors et toujours, nécessaire.

Ainsi se trouve justifiée l'unité de la sociologie par une vue claire de son objet. [...] Nous tenons à rappeler que c'est là le principe le plus fécond de la méthode de Durkheim. Il n'y a pas *des sciences sociales*, mais une *science des sociétés*. Certes on doit isoler chaque phénomène social pour l'étudier ; l'explication d'un phénomène social ne peut être cherchée que dans d'autres phénomènes sociaux ; mais ceux-ci ne sont pas nécessairement du même ordre, par exemple religieux, moral ou technique, que lui. Ils sont même très souvent de tout autre nature. Hors de la morphologie sociale qu'il faut distinguer et séparer pour mettre en relief sa valeur explicative, toutes les autres sections de la sociologie, les sociologies spéciales ou sciences sociales ne sont, de ce point de vue, que des parties de la physiologie sociale. Celle-ci peut être assez aisément répartie sous divers titres : religions, mœurs, économie, arts, beaux-arts et jeux, langage. Mais la sociologie est là pour empêcher d'oublier aucune des connexions. Car l'explication n'est complète que quand on a décrit, par-dessus les connexions physiologiques, les connexions matérielles et morphologiques.

Autrement dit, il ne faut jamais séparer les diverses parties de la sociologie, ni plus spécialement de la physiologie sociale, les unes des autres. Les phénomènes sociaux ont entre eux les rapports les plus hétéroclites. Coutumes et idées poussent en tous sens leurs racines. L'erreur est de négliger ces anastomoses sans nombre et profondes. Le principal but de nos études est précisément de donner le sentiment de ces liens les plus divers de cause et d'effet, de fins, de directions idéales et de forces matérielles (y compris le sol et les choses) qui, en s'entrecroisant, forment le tissu réel, vivant et idéal en même temps, d'une société. Voilà comment une étude concrète de sociologie, tout comme une étude historique, dépasse toujours normalement les sphères même étroitement fixées d'une spécialité. L'historien des religions, du droit et de l'économie, doit souvent sortir des limites qu'il se trace. Et cependant cet élargissement enrichit les études les plus étroitement limitées. Ainsi encore on comprendra chaque institution une à une, en la rapportant au tout ; au contraire chacune isolée dans sa catégorie mène à un mystère si on la considère à part. Le moraliste trouvera toujours que nous n'avons pas « fondé » la morale ; le théologien que nous n'avons pas épuisé la « réalité », « l'expérience » religieuses ; l'économiste restera pantois devant les « lois » qu'il croit avoir découvertes et qui ne sont en réalité que des normes actuelles d'action. Au contraire, le problème change si on prend toutes ces parties ensemble, si on va alternativement du tout aux parties et des parties au tout. Il est permis alors, honnêtement et loyalement, de faire espérer qu'un jour, une science, même incomplète, de l'homme (une anthropologie biologique, psychologique, sociologique) fera comprendre, par toutes les conditions où l'homme a vécu, toutes les diverses formes ou au moins les plus importantes de celles qu'ont revêtues sa vie, son action, sa sentimentalité et son idéation.

Tels sont les avantages généraux de ce plan de travail. Chaque partie de ce plan possède aussi son utilité.

En particulier la division des phénomènes de la physiologie sociale a déjà cet avantage considérable : elle est rigoureusement concrète. Elle permet de poser en général tous les problèmes avec un minimum d'abstraction. Elle n'isole jamais les comportements collectifs des états de conscience collective correspondants. Et

elle n'isole ni les uns, ni les autres ni du nombre, ni de la structure du groupe où on les constate.

D'abord, elle rassemble entre elles toutes les représentations et toutes les pratiques collectives, pavant ainsi la voie à une théorie générale de la représentation et à une théorie générale de l'action. En effet, les représentations collectives ont plus d'affinités, plus de connexions naturelles entre elles, bien souvent, même qu'avec les diverses formes de l'activité sociale qui leur sont une à une spécialement correspondantes. Une notion, un mot, comme l'idée et le terme de cause, sont non seulement en relation avec la religion, le droit, la technique, le langage, ils sont le total de ces relations. Même l'idée, toute la notion de cause touche la notion philosophique des valeurs, par exemple dans les jugements de valeur qui composent la magie et la religion, comme elle touche les débuts de la logique formelle en divination et en procédure. On pourrait faire d'autres observations sur la notion de faute – juridique, religieuse et, professionnelle à la fois – chez les Maoris ou même les Berbères. Les mythes – autre exemple – sont pleins de principes de droit. Et ainsi de suite. Il est dangereux de ne pas apercevoir, de ne pas rechercher systématiquement ces rapports.

De même les pratiques se tiennent souvent la main et sont moins séparées les unes des autres, que des diverses notions qui, plus ou moins consciemment, leur président. La peine est dans de nombreuses sociétés, autant une expiation ou un paiement qu'un acte de justice. Toute propriété est un acte économique, même celle d'un rituel. Ces observations peuvent être multipliées sans fin.

Enfin, séparant mieux les deux groupes de faits qui sont fonction l'un de l'autre, les représentations collectives et les pratiques collectives, cette division fait mieux apercevoir les rapports qui les unissent, en particulier, leurs relations indirectes et cependant intimes. Elle postule qu'il n'y a pas de représentation qui n'ait à quelque degré un retentissement sur l'action et qu'il n'y a pas d'action pure. Extérieurement le conte, celui du peuple et de la tradition, n'est que littéraire. Intérieurement, si on analyse ses mécanismes et ses thèmes, on s'aperçoit qu'il est plein de souvenirs d'anciennes pratiques, qu'il correspond à des superstitions populaires, à des règles de présage plus ou moins vivantes, etc. De même, la science apparaît à première vue comme purement idéale, la technique comme exclusivement pratique. Mais si on

s'obstine à chercher les notions qui président à l'une et les mouvements que commande l'autre, on s'aperçoit vite que les deux sont dominées par une unité naturelle. La science dirige la technique qui est une science appliquée, et la technique dirige la science, car elle lui pose des questions. De même, le langage, de ce point de vue, apparaît comme chose immédiatement d'action autant que de pensée, plus même peut-être. Et le problème que les linguistes débattent se pose en termes clairs.

En dernier lieu, la morphologie sociale étant bien isolée de la physiologie, le bloc matériel de la société étant bien distingué de son épanouissement physiologique et psychologique, on peut apercevoir la solution du difficile problème des rapports entre la structure matérielle des sociétés d'une part, les actes et représentations de ces sociétés, d'autre part. Les faits que Durkheim découvrit, mais qu'il eut tant de peine à démontrer dans sa *Division du travail* aux philosophes qui n'y croyaient pas et aux économistes qui s'en réservaient l'étude par trop partielle, sont pour ses successeurs et seront, pour la prochaine génération de sociologues, l'évidence même. Le nombre, la densité de la population, l'intensité de la circulation et les relations, les divisions d'âge, de sexe, etc., l'état de santé, etc., apparaissent, comme ils sont, en rapport direct avec tous les phénomènes de l'activité sociale. De là, par l'intermédiaire des activités, on peut voir se dégager du groupe lui-même, dans sa structure même, les grands processus de sentiments, de passions, de désirs, les grands systèmes de symbolismes, d'images, d'idées, de préjugés, les grands choix, les grandes volitions des collectivités. Redescendant l'échelle, on peut voir, comment c'est autour d'idées, de sentiments, de traditions, de constitutions, que viennent se grouper les hommes. Et l'on peut parcourir le chemin inverse. Du spécial au général, du matériel à l'idéal, les chaînes d'analyse et de synthèse apparaissent ainsi continues.

### *III. Emploi simultané des deux méthodes de division*

[...]

Rien de plus simple que la définition du phénomène social et rien de plus difficile que celle des diverses catégories de phénomènes sociaux. La distinction est souvent fort utile et ne tient qu'à des différences de points de vue sur la même chose. Ainsi la théologie

morale se sépare difficilement de la morale tout court ; l'honnête du rituel, et inversement. Les règles d'appropriation sont-elles l'expression ou sont-elles le fondement de l'économie ? on en discute. Suivant l'angle, une industrie est un phénomène économique ou un phénomène technique ; elle peut être bien autre chose : la cuisine d'un bon restaurant est aussi un phénomène esthétique. Une vue de l'ensemble peut éclairer ces problèmes et faciliter ces divisions. Elle en fait aussi sentir les relativités. Car il peut y avoir et il y a sans doute, dans la société, des phénomènes importants que nous ne savons pas encore poser à leur véritable place. Nous savons à peine réserver celle que nous gardons pour eux.

Cette étude systématique des rapports permet non seulement de situer mais de « déduire » les divisions classiques de physiologie sociale. Il faut utiliser à leur propos le procédé que M. Meillet a employé ici même au sujet du sens des mots<sup>5</sup> : voir les groupes divers qui s'inspirent d'une même notion, font en même temps ou successivement les actes de différents sens, comme ils se servent d'un seul mot. La notion d'efficace est commune à bien des parties de la sociologie : à la technique et à la religion en particulier ; on en voit cependant, même si on admet une origine commune, les divers points d'application. Les Grecs opposaient la loi à la nature, le [*nomos*] à la [*physis*] en droit, en religion, en art, en esthétique. La notion de règle est appliquée par la science des mœurs et par la science économique. On saisit cependant la différence importante de ces deux façons de concevoir la même chose, la même attitude sociale. Une propriété est une richesse et inversement ; cependant on conçoit la relation des deux termes. Peu de sujets sont plus passionnants que ceux-ci. C'est sur les confins des divisions de la sociologie, comme sur les confins de toutes les sciences et parties des sciences que s'opèrent normalement les plus grands progrès. Parce que c'est là qu'on saisit les jointures des faits et que l'on sent le mieux les oppositions de points de vue.

Naturellement il est d'autres progrès, notamment ceux auxquels Durkheim et ses collaborateurs semblent avoir le plus travaillé. Ils consistent à approfondir chacune des diverses sciences sociales que la sociologie groupe. Mais même ces progrès conduisent selon nous à dépasser les limites si vastes et pourtant encore étroites,

---

5.« Comment les mots changent de sens ». Cf. *Année sociologique* 9.

du droit de l'économie, de la religion, etc. Ils consistent même souvent dans une simple vue des raisons historiques complexes d'un fait simple. Toute recherche profonde met à nu, sous le froid des institutions, ou sous le flottement des idées, le vivant ou le conscient tout entier, le groupe d'hommes. Dans un va-et-vient constant, en passant du tout de la société à ses parties (groupes secondaires), aux instants de sa vie, aux types d'action et de représentation ; dans une étude spéciale du mouvement des parties, jointe cependant à une étude globale du mouvement du tout, doit se faire non seulement le progrès de la sociologie générale, mais celui même des sociologies spéciales. Ou plutôt, de même qu'il n'y a qu'une physique, peut-être même qu'un phénomène physique ou physico-chimique apprécié par divers sens, de même il n'y a, encore plus évidemment, qu'une sociologie, parce qu'il n'y a qu'un phénomène sociologique : la vie sociale qui est l'objet d'une seule science, laquelle l'approche de divers points de vue. Et ces points de vue sont au fond fixés eux-mêmes par l'état historique des civilisations des sociétés, de leurs sous-groupes, dont notre science est elle-même le produit, et de l'observation desquels elle est partie. Par exemple il n'est pas sûr que si nos civilisations n'avaient déjà distingué la religion de la morale, nous eussions pu nous-mêmes les séparer. Ainsi ces divisions concrètes qui semblent opposées aux sociologies spéciales fournissent des méthodes pour les approfondir en elles-mêmes.

Il est en particulier un moyen excellent d'expliquer ces divers points de vue auxquels l'homme s'est considéré lui-même et s'est fait lui-même, et auxquels correspondent les sociologies spéciales. Celles-ci n'existent que parce que les principales activités et idéations auxquelles elles correspondent se sont divisées au cours de la très longue évolution cent et cent fois millénaire de l'humanité. Mais, si elles se sont divisées, c'est que, par rapport à elles, au moins de façon momentanée, les gens de ces sociétés se sont divisés eux-mêmes. Nous ne sommes pas toujours artisans ou toujours religieux, mais quand nous le sommes, nous le sommes généralement dans un atelier ou dans une église. Les activités sociales ont abouti, dans nombre de cas, à diviser les sociétés en de nombreux groupements variés, plus ou moins fixes. L'étude de ces groupements ou sous-groupes est, sinon la fin de la démonstration sociologique, du moins l'un des guides les plus

sûrs. Pour comprendre les diverses physiologies sociales, il n'est rien de tel que de comprendre les diverses structures sociales auxquelles elles correspondent.

[...]

Ainsi cette division des phénomènes sociaux en morphologiques et physiologiques et celle des phénomènes physiologiques en représentations et en actes collectifs peut s'appliquer utilement à l'intérieur des différentes sociologies spéciales. Peut-être même faut-il s'en servir obligatoirement quand on étudie séparément les phénomènes sociaux cloisonnés en religieux, juridiques, économiques, etc. Les spécialités découpent les grandes classes de faits pour ainsi dire en piles verticalement disposées ; au contraire on peut aussi diviser ces sections en tranches pour ainsi dire horizontales, par degrés, par couches d'idéation croissante ou décroissante, de matérialisation plus ou moins grande selon qu'on s'éloigne ou se rapproche de la représentation pure ou de la structure matérielle proprement dite. À notre avis, cette division fournit un principe de méthode pour l'étude de chaque grand groupe de faits. Elle constitue une sorte de preuve arithmétique que l'on a été complet. Car, à notre sens, un phénomène social est expliqué quand on a trouvé à quel groupe il correspond, et à quel fait de pensée et d'acte il correspond, qu'il soit physiologique ou morphologique, peu importe.

[...]

#### *IV. Utilité de cette division pour une sociologie générale concrète*

C'est surtout au point de vue de la sociologie générale que cette division a des avantages. Elle la prépare directement. Dans cette sociologie concrète, on a donc de mieux en mieux décrit les rapports qui existent entre les divers ordres de faits sociaux considérés tous ensemble et considérés chacun séparément : morphologiques et physiologiques d'une part et, en même temps, religieux, économiques, juridiques, linguistiques, etc. C'est alors qu'on peut entreprendre de constituer vraiment une sociologie en même temps générale et cependant concrète.



Le procédé est simple, c'est d'étudier tous ces rapports. Par un côté même, la sociologie générale consiste dans la découverte de ces rapports.

D'ailleurs ce nom de *sociologie générale* prête à l'erreur. Elle n'est pas le pur domaine des pures généralités, surtout des généralités hâtives. Elle est, avant tout, l'étude des phénomènes généraux. On appelle généraux ceux des phénomènes sociaux qui s'étendent à toute la vie sociale. Mais ils peuvent être tout à fait particuliers, précis ; ils peuvent manquer ici et là, et être même restreints à des sociétés déterminées. Ces phénomènes généraux sont ceux : de la tradition, de l'éducation, de l'autorité, de l'imitation, des relations sociales en général, entre classes, de l'État, de la guerre, de la mentalité collective, de la Raison, etc.

[...] <sup>6</sup>

---

6. Nous laissons de côté la section sur « la sociologie appliquée ou politique » ou Mauss insiste à la fois sur la nécessité de séparer l'application de la « sociologie pure » et sur la nécessité de donner une utilité pratique à la sociologie (comme la science naturelle à la technique, et *vice versa*) dans le but d'informer les politiques publiques. Plusieurs contributions dans ce numéro reviennent d'ailleurs sur ce thème. [NDLR]